

Je vais vous raconter...

DES SCIENTIFIQUES, ARTISTES, ACTEURS DU MÉDICO-SOCIAL ET DE LA CULTURE *qui cogitent sur le handicap mental au théâtre*

PHILIPPE MOURRAT

Parce que depuis 1999 j'ai régulièrement accompagné, valorisé, programmé des personnes artistes handicapées mentales, il m'a été demandé de présider la table ronde d'ouverture du colloque interdisciplinaire « Éthique(s) des pratiques théâtrales » à Montpellier les 24 et 25 janvier 2019. Il s'agissait essentiellement d'aborder les expériences de professionnalisation des comédiens en situation de handicap mental et les questions qu'elles posent aux mondes du soin, de la création et de l'entreprise culturelle.

À la découverte du conglomerat improbable qui m'invitait, j'étais partagé entre scepticisme et curiosité. Que pouvaient bien avoir à se raconter un laboratoire universitaire/CNRS, un centre dramatique national (CDN), un établissement et service d'aide par le travail (Esat), un institut régional de travail social (IRTS) et un pôle ressources recherche-formation-intervention sociale (Prefas) ? À vrai dire, je craignais un peu l'assemblée de crânes d'œufs intello élitiste qui théorise à partir de tout et se satisfait de ses propres discours.

Le décor de la première journée, l'amphithéâtre de l'IRTS, n'a fait que renforcer mon appréhension : comme caricature de la salle de fac sans âme néfaste à toute tentative de dialogue, d'échange ou de discussion, on ne pouvait faire mieux ! Les discours d'introduction, un peu ampoulés et convenus (mis à part celui de l' élu régional, qui a semblé parler de terrain plus que d'intentions bien-pensantes), ne m'ont pas vraiment rassuré... Et pourtant, quand les initiateurs de cette rencontre et leurs invités d'horizons si différents sont entrés en scène, une richesse de vécus, d'approches, de témoignages, de ressentis, de réflexions, d'analyses nous a assez vite saisis : il allait se passer là quelque

chose de particulièrement fécond, tant sur le plan humain que du point de vue de nos différents champs d'investissement professionnel.

Il ne m'appartient pas de faire ici le compte-rendu de ces deux journées de colloque, je n'en ai ni la compétence ni la légitimité. Les organisateurs, notamment le laboratoire Praxiling (université de Montpellier III/CNRS), en établiront les actes le moment venu. Je veux juste témoigner de l'extrême intérêt d'une telle initiative. Sa particulière pertinence repose à mon avis autant sur son fond que sur sa forme. Sur le fond, par le choix du sujet : la création par des artistes en situation de handicap mental ; sur la forme : un colloque interdisciplinaire (c'est le surtitre de ce séminaire). Elle repose en fait sur la conjonction du sujet et de l'interdisciplinarité à laquelle il invite. En effet, traiter d'un tel sujet suppose forcément de convoquer des acteurs d'horizons variés, provenant de champs combinant travail social, art, philosophie, économie et politique. Cette combinatoire des approches, certains diraient qu'elle est d'essence interculturelle, d'autres qu'elle est éminemment culturelle au sens anthropologique du mot « culture ».

De fait, mon expérience de ce colloque est celle d'une approche culturelle globale d'un sujet complexe. Si l'approche y était globale, c'est parce que, par le parti pris de l'interdisciplinarité, le domaine culturel n'y était pas démembré ; et de ce fait même, la complexité a pu être pleinement considérée, et la singularité du sujet traité a renvoyé à des questions universelles.

Pratiquement, il a été question de rien de moins que du statut des artistes, de leur fragilité, de leur autonomie, de leur liberté ; il a été question aussi des relations metteur en scène-comédiens, de la troupe permanente, du temps de la recherche artistique, de la confrontation des différences, de la prolifération de l'altérité ; il a été question également des conditions de production, de leur nécessaire reconnaissance, d'objectifs économiques, d'innovations structurelles. L'ensemble de ces questions est bien évidemment transversal à toute la sphère théâtrale. Les aborder avec ce « pas de côté » qu'impliquait le sujet précis, et avec les regards croisés de l'approche interdisciplinaire, a permis de dégager une amplitude de débat, une hauteur de vue, une distance particulièrement fertiles. On dit souvent que c'est une qualité de l'artiste que de proposer un regard décalé sur nos réalités, de nous en émanciper en quelque sorte, pour peut-être mieux les appréhender. C'est un peu l'effet que m'a semblé avoir ce colloque, nous proposer un regard décalé sur le monde du théâtre, de l'art, de la culture, laissant l'espace libre pour en imaginer peut-être d'autres développements, des façons inédites de s'y inscrire, de les mettre en partage.

Denis Guénoun :
« Il faut ouvrir les scènes à la venue de ceux qui en sont bannis : les non-acteurs supposés, les non-artistes supposés. »



© Bruno Geslin

Le spectacle Le Bouc (d'après Fassbinder) durant le colloque, mis en scène par Bruno Geslin avec des comédiens de l'Esat/ La Bulle bleue au Théâtre des 13 vents.

L'institution culturelle est corsetée par des dispositifs, des statuts, des règles du jeu ; l'institution médico-sociale n'est pas en reste, loin de là. Paradoxalement, la confrontation de ces deux univers trop contraints nous autorise à imaginer que d'autres chemins peuvent s'inventer. La rencontre de comédiens en situation de handicap mental a bouleversé la trajectoire de metteurs en scène et chorégraphes aussi expérimentés que Jean-Michel Rabeux, François Cervantes, Sidi Larbi Cherkaoui. L'intrusion du théâtre dans le monde très réglementé de l'adaptation par le travail en a bousculé les us

et coutumes. Les points de vue différenciés de chercheurs et d'acteurs de domaines distincts renchérisent ces chambardements nécessaires à la compréhension des mutations culturelles en cours.

Des conditions de production aux structures économiques, de la gestion du temps à la diversité des imaginaires et des sensibilités, de la nature des rapports à l'autre à la qualité de l'engagement des personnes, ce que nous ont donné ces deux journées à toucher de ces expériences théâtrales particulières m'est apparu comme régénérateur. Les témoignages fortement vivants de certains de ces comédiens, depuis la salle ou à la tribune, ont intensifié ce sentiment. Me sont alors revenus en mémoire ces mots de Denis Guénoun dans *Le Théâtre est-il nécessaire ?* : « Théâtre purement professionnel pour spectateurs purement avertis : tel est le modèle, la norme idéale qui préside à la vie des théâtres. Or ce modèle est celui d'un théâtre mort. La vie du théâtre ne cesse de s'agiter mais ailleurs [...] l'art du théâtre doit s'ouvrir au flux de la vie qui lui reste étrangère [...]. Ce sont des hommes qu'il faut y faire entrer. Non pas leur image, mais leurs singularités et leurs groupes, en effet vivants. Il faut ouvrir les scènes à la venue de ceux qui en sont bannis : les non-acteurs supposés, les non-artistes supposés [...] il faut ouvrir les scènes aux altérations de la vie externe, par l'intrusion effective des vivants du dehors. Il y faut d'autres joueurs, connaisseurs de règles qui restent à traduire. Il faut des écluses rompues ; et que les professionnels travaillent, avec les autres, à exhiber dans sa justesse l'impropre de la vie – et des morts. Et si les conventions du théâtre s'en trouvent malmenées, tant mieux. » Cette vigoureuse déclaration m'était jusque-là apparue comme un peu théorique. À Montpellier, à l'issue de ces journées, elle m'est devenue tangible.